

L'ESPAGNE



POUR LA LIBERTÉ • POUR LA DÉMOCRATIE • POUR LA CONCORDE

5^e Année — No 185 — Vendredi 7 Janvier 1949 — HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE — Prix : 12 francs

Direction et Administration : 4, rue Faubourg Montmartre, PARIS (9^e) (téléphone : Gutenberg 34-02) — ABONNEMENTS : 3 mois, 130 fr. ; 6 mois 250 fr. — Compte chèques postaux : 1100-58 Toulouse

LES PAROLÈS ET LES SILENCES DE M. MARTIN ARTAJO

En commentant les récentes déclarations de M. Martin Artajo, ministre des Affaires étrangères du gouvernement du général Franco, nous ne tomberons pas dans la stupidité que nous combattons sans cesse, mais que malheureusement apparaît si fréquemment dans les discussions qu'on nous donne comme objectives et impartiales.

Nous pensons que M. Martin Artajo, quoiqu'il possède des ressources politiques et diplomatiques, se trouve mésestimé par les préjugés qui soutiennent un régime dictatorial né à l'ombre idéologique du nazi-fascisme, malgré ce qu'il a été vaincu autant par les armes que par la réalité des forces de l'esprit. Et c'est pour cela qu'il est contraint de se débattre avec lui-même bien davantage qu'avec tout autre adversaire. Pour lui, malgré sa condition de catholique haut-placé, le mot : « A Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César », n'a pas de sens. Il le remplace par cet autre : « Au dictateur ce dont il a besoin pour se croire providentiel. »

Les déclarations dont nous parlons, publiées le 1^{er} janvier par « ABC » de Madrid, avec tous les honneurs d'une interview capitale, développent des thèmes tellement sans fondement et sans substance que le triomphe de l'Espagne à l'extérieur, la réouverture de la frontière française ; la liquidation des réclamations entre l'Espagne et l'Allemagne ; la pêche et l'économie extérieure espagnole ; la politique aérienne internationale.

Il ne souffle mot, cependant, de l'initiative pour la création des Etats-Unis d'Europe, des incertitudes sur la paix avec l'Allemagne, des systèmes économiques qui doivent réaliser « sine qua non » les programmes sociaux des Etats modernes ; de la possible irradiation espagnole sur les latitudes de l'Amérique du Sud, des dissonances douanières et monétaires qui ne s'accordent, certes, pas aux perspectives mondiales face à l'augmentation de la population universelle, ni moins encore des solutions pacifiques irréconciliables du problème national espagnol, en plus des questions palpitantes, quoique incidentelles, analysées ouvertement par les chancelleries étrangères.

M. Martin Artajo profite de l'admission par l'Assemblée des Nations Unies de l'Espagne comme langue de travail pour s'attribuer un triomphe qui revient d'une façon exclusive et terminante à la représentation diplomatique chilienne et à l'appui massif des représentants d'origine hispanique.

A propos de la réouverture de la frontière franco-espagnole, il insinue la vaine gloire d'avoir adouci les difficultés essentielles existantes entre le régime démocratique indiscutable de la France et le régime profondément antidémocratique de l'Espagne franquiste. Il prétend encore de qualifier de prévision heureuse de sa part, le fait que l'Assemblée des Nations Unies n'ait pas mis à nouveau en jugement l'anormalité politique de l'Espagne.

Si le ministre des Affaires étrangères du général Franco aspire à ce que soit reconnu le fait que l'isolement auquel les puissances démocratiques ont soumis l'Espagne ne s'est pas aggravé, voilà la seule chose qu'on peut lui accorder. Mais nul n'ignore, et nous pensons que dans ce « nul », qui suppose une immense multitude d'hommes discrets, le propre M. Martin Artajo n'y soit compris, que le problème espagnol dépend exclusivement de deux dérivations : la contingence, prochaine ou lointaine, des graves questions internationales, et les contingences des relations entre les monarchistes et les républicains, les socialistes et les syndicalistes, et même de ceux qui peuvent s'appeler neutres, c'est-à-dire de ceux qui représentent jusqu'à

La plus grande habileté du ministre des Affaires étrangères de l'Espagne d'aujourd'hui pourra être de ne se montrer que d'une façon effacée parmi les franquistes, pour cacher les vraies lignes de sa pensée.

« L'Espagne », dans ses colonnes d'opposition raisonnable, raisonnée et incessante contre le régime franquiste, avait déjà conseillé d'abord la réouverture de la frontière franco-espagnole et, naguère, qu'on ne se laisse pas tenter par l'impression de reprendre la discussion du cas de l'Espagne par l'Assemblée des Nations Unies tant que les juges étrangers devront continuer d'opter exclusivement entre le gouvernement dictatorial de Franco et le gouvernement d'inertie constitutionnelle en exil. Cependant, ni l'une ni l'autre de nos deux attitudes sont pour nous en vanter, mais simplement pour constater notre unanimité sans préjudice de notre esprit de résistance contre ce qui n'étant plus opportun n'est plus viable.

Il ne peut exister de victoire tant que l'Espagne continuera « sub judice » dans l'ordre international et que la pénurie de moyens économiques asphyxiera l'industrie et le commerce nationaux.

Il y a, par contre, des trêves et des armistices plus apparentés au cas espagnol, que la victoire que prétend offrir son ministre au général Franco.

Nous croyons que M. Martin Artajo pense aussi que l'opinion internationale continue d'être hostile à tous les desseins qui ne soient ceux de rendre, à l'Espagne, la liberté et la justice par le moyen d'une souveraineté qui ne doit jamais se dégrader devant le pouvoir de la force et de la violence.

Peut-être qu'en l'entendant ainsi le ministre des Affaires étrangères préfère divaguer et ne pas toucher à ce qui est fondamental pour écarter opportunément de la discussion ce qui lui brûle les lèvres.

Le Plan Marshall n'est pas la solution

D'après le rapport sur le plan Marshall préparé pour être soumis au Congrès des U.S.A. les pays favorisés par l'aide américaine doivent s'attendre à une période de plusieurs années d'une grande austerité lorsque l'aide Marshall cessera, ou envisager une catastrophe économique en 1952. En effet, le déficit des 19 différents plans à cette époque, sera probablement y parer il n'y aura d'autre remède que : 1) un plus grand développement des ressources intérieures des

pays ; 2) une augmentation des exportations vers les régions du dollar, et des réductions des importations qui pourront aller jusqu'à 25 % pour les pays européens et jusqu'à 40 % pour l'Amérique. Cela est aussi un sérieux avertissement pour une Espagne libérée, car ce ne sera pas l'aide extérieure qui pourra rélever le pays, mais la volonté d'effort de tous les Espagnols. Le sacrifice volontaire devra être de tous et d'abord, de ceux qui ont quelque chose à sacrifier.



Palais et forteresse arabe, au sommet d'une colline aux pieds de laquelle coule le Darro, qui traîne des sables d'or. L'Alhambra, entourée d'une fraîche forêt, à la vue des cimes enneigées de Sierra Nevada, appelle les touristes d'aujourd'hui, assoiffés d'évasion à la vie tranquille, de plaisirs oubliés des rois arshes qui la construisirent, l'habitèrent et durent l'abandonner.

ACTIVITÉ FÉBRILE dans le camp antifranquiste

Des réunions, des conférences, des entrevues de personnalités monarchistes et républicaines préparent une action très prochaine

QUELLE SERA L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE ?

COMME chaque année, depuis trop longtemps déjà, le premier janvier a été marqué par des discours et des déclarations, par des souhaits ou de vagues promesses plutôt que par la constatation sincère de progrès et de réalisations réelles.

Certes, les dictateurs ont dû présenter aux peuples une façade enluminée derrière laquelle ils sentent leurs ceintures de plus en plus serrées. Ça n'y fait rien ; ils en arrivent à croire leurs propres mensonges et cela leur suffit, tenant comme ils tiennent, leurs peuples au collet.

C'est ainsi que le généralissimo, faisant un tour d'horizon des réalisations de son régime, y a découvert monts et merveilles, tandis que ses auditeurs l'entendaient à travers une éclaircie des restrictions électriques de six jours par semaine. Et une fois qu'il s'est blanchi comme un sépulchre et est tout devant Dieu comme le pharisien, il a dit :

« Et à présent, après ce bref regard en arrière (ô mânes de la femme de Lot !) nous entrons dans la nouvelle année avec l'esprit résolu de confiance en nous-mêmes, décidés à continuer notre tâche. Rien, ni personne, n'arrêtera notre incommutable ambition de travailler heure après heure pour une Espagne grande, digne des rêves de notre jeunesse, de cette jeunesse, qui, enluminée de ferveur espagnole fut le meilleur levain de notre croissant, et qui est aujourd'hui, par son enthousiasme alerte et courageux, la garantie des travaux de la paix. Une fois de plus, notre stimulant doit être l'unité militante et énergique de tous les Espagnols. Le souvenir impérissable de nos martyrs, le sacrifice de nos mères, des épouses et des enfants de nos « Cevidos » (ceux qui tombèrent), nous dicte la norme de fidélité au service de l'Espagne avec cette ferveur vive qui, aujourd'hui bat dans le cœur d'une Espagne unie et hiérarchisée qui fait que notre Patrie espère atteindre, au cours de l'année à venir, un nouveau stade d'honneur et de grandeur pour son histoire. »

Ouf ! Et enfin il ajoute :

« Je souhaite, pour tous les Espagnols une heureuse année, pleine de biens et de joies... »

Connait-il vraiment le vrai bien, le vrai bonheur, la vraie joie des espagnols ?

De son côté, M. Martin Artajo, le ministre des Affaires étrangères, a été interrogé par « ABC ». Il a fait aussi son tour du propriétaire, il a tenu aussi, par tout, des succès. Il a parlé, entre autres, de « la pêche dans l'économie extérieure de l'Espagne ». La pêche dans la politique extérieure a été, elle, assez maigre. Mais enfin... !

où, on peut le dire, il n'y en a jamais eu.

Mais il faut que face au bloc monarchiste, qui ses composants l'affirment, est solide, uni et « motivé » il y ait un bloc républicain aussi solide et aussi dynamique. Et, pour paradoxal que cela puisse paraître, ce sont les monarchistes qui le demandent, qui même l'exigent.

En effet, pour que l'accord soit efficace et durable, il faut qu'il soit un accord de tous ou, pour le moins, du plus grand nombre ; que la parole donnée soit un lien qui les lie des deux blocs à une politique unique, jusqu'au moment où un plébiscite pourra avoir lieu, afin qu'on puisse aboutir, après ce plébiscite, à un compromis de la politique légale et pacifique. Mais il faut, pour cela, qu'il n'y ait pas, en dehors de ces deux blocs adverses disposés à s'unir pour un but commun et à lutter après ce but atteint à armes courtoises, des groupes se réclamant de l'une ou de l'autre des deux idéologies qui puissent se proclamer libres de tout compromis et, ne s'étant engagés à rien, puissent appuyer, par la violence ou par la ruse l'un des deux futurs adversaires.

Si les monarchistes affirment qu'ils ne font rien qu'un bloc, que font-ils pour les autres ?

Non, d'après nos nouvelles, car à part ceux qui accrochés à des principes rigides qu'ils savent n'avoir aucune chance de triompher, parce qu'on le leur a dit dans tous les tons et dans toutes les langues, et qui ne pourraient, le moment venu, que former une faction d'irréductibles en exil volontaire permanent, les autres, ceux qui forment les rangs de l'Alliance nationale des Forces démocratiques, ne sont pas même hantés par l'ambition des présidences, qu'ils ont abandonné, pour le bien de la cause, ainsi que toute vanité de présidence car, ils savent bien, par l'exemple des Nations Unies, que c'est aux petits pays que cette présidence doit revenir pour effectuer toute suspension de dictateur, et que les Grands, dans les rangs se contentent d'une influence qu'ils font tout leur possible pour diminuer, comme s'ils en étaient honteux.

C'est pour cela que nous attendons, d'un instant à l'autre, le déclenchement d'une action qui, nous croyons pouvoir le dire, sera déjà préparée, et qui débiterait par... ah, mais la plus élémentaire discrétion nous empêche de le dire.

Nous dirons seulement que de très importantes réunions sont sur le point d'avoir lieu, que les contacts entre les deux blocs et entre l'intérieur et l'extérieur se

multiplient, qu'ils règnent une activité fébrile et une impatience à peine contenue, et qu'il faut se préparer à recevoir des nouvelles très importantes.

En Espagne

FAOZ aux deux blocs démocratiques (et il n'est pas besoin de dire antifranquistes), qu'y a-t-il ?

En Espagne, un régime qui s'enlise pourri jusqu'aux fondations ; une armée qui se méfie déjà d'un budget qui est sur le point d'éclater et qui est ruinée à l'intérieur même par le sentiment d'erreurs commises et enfin reconnues ; un peuple indifférent déjà à tout, dans sa masse, ne croyant à rien, qu'au désespoir qui n'en finit plus ; terrorisé par les méthodes policières nazis et par la perspective d'une reprise des luttes fratricides, cependant qu'un réseau d'hommes de bonne volonté, et de grand courage, inconnus de la multitude, mais liés entre eux et en rapports étroits avec l'extérieur (et non pas seulement avec les cercles espagnols de l'exil) travaillent pour offrir au monde un canapace sur lequel la nouvelle paix espagnole pourra être établie.

L'Eglise

ET dans tout cela, quel rôle joue l'Eglise ? En Espagne on ne l'ignore pas, il y en a deux, l'une qui a été soumise dès le premier jour à la tyrannie, qu'elle continue de servir, l'autre, qui, ayant trouvé son chemin de Damas, a vu clair et comprend enfin.

Mais, celle de Rome, que pense-t-elle ? Quelles sont ses intentions ? D'après des nouvelles très récentes et que nous tenons pour sûres, l'Eglise a abandonné Franco à ses communications privées avec le Saint Sacrement. Les hauts dignitaires du Vatican ne se cachent pas de dire que l'Eglise n'a pas pour les dictatures, de quelque sorte qu'elles soient et que le dictateur espagnol n'a plus aucune chance d'y trouver un appui. Il est, donc, abandonné de la main de l'Eglise !

Dans une autre époque, il serait irrémédiablement perdu. Aujourd'hui, l'Eglise ne sait pas même qu'on fait. Ces hauts dignitaires ignorent ce qu'on pourrait tenter et quelle solution donner au conflit. Les canons de l'Eglise ont perdu apparemment de leur portée.

Evidemment, ce n'est pas elle qui doit donner la solution. Quel-que soit le résultat de ses porteurs la vraie doctrine du Christ, la vraie s'entend, et on s'entendra tous les espagnols ensemble.

POUR LA GUERRE, OU POUR LA PAIX ? Mr James Forrestal annonce le "satellite artificiel"

Il est déjà un lieu commun que si Jules Verne revenait à la vie il serait surpris de voir son imagination dépassée de beaucoup par les faits. Mais approcher celui de H. G. Wells est déjà un peu plus difficile. Et cependant...

M. James Forrestal, secrétaire à la Défense des U.S.A., vient de faire des révélations qui ouvrent des perspectives « welsiennes » d'une portée telle qu'elles font frissonner si on pense qu'elles auraient pu être le fait des savants allemands (qui en sont les initiateurs) si la guerre avait duré assez longtemps pour qu'Hitler en eut pu faire usage.

D'après M. Forrestal, les recherches entreprises en Allemagne et continuées aux U.S.A. visent à la construction de grandes plateformes qui, à l'instar des lunes artificielles tourneraient autour de la terre à des milliers de milles de distance et seraient employées :

1° pour le radio-contrôle des projectiles dirigés, dont les fusées atomiques ;

2° comme « nids » d'observation des explosions atomiques dans toutes les parties du monde ;

3° comme supports de miroirs géants pour concentrer les rayons solaires sur les territoires ennemis et détruire ainsi les centres de production de guerre, incendier les forêts, et sécher les lacs et les rivières ;

4° contrôler le temps.

L'idée base est de créer des postes militaires au delà de la zone de gravitation terrestre.

M. James Forrestal appelle ce projet « programme des satellites-vehicules » et affirme qu'il est en train d'être mis au point par le

Comité des projectiles guidés. On pense que des savants allemands qui pendant la guerre avaient travaillé pour la réalisation de plans pareils, jouent un rôle d'importance dans les recherches américaines.

Un de ces savants, le Dr Werner von Braun, inventeur du V2, a confirmé que les Allemands étudiaient l'usage d'énormes réflecteurs à 5.000 milles de la Terre. Mais ce projet aurait demandé de dix à cent pour sa réalisation.

D'après une information de Washington, commentant les déclarations de M. Forrestal, « selon une théorie tout à fait non-officielle, une plateforme-satellite artificielle pourra être établie à neuf dixièmes de la distance de la Lune à la Terre. On peut présupposer que ce programme ne se trouvera qu'à ses débuts théoriques, c'est-à-dire à l'étude mathématique et à celui des fusées à grande altitude. »

M. Forrestal a précisé que, pour l'instant, le « programme des satellites-vehicules » est mis au point indépendamment par les divers services militaires.

M. H. E. Ross, ingénieur de radio, a exposé récemment, dans le « British Interplanetary Society », une théorie d'après laquelle des plateformes pourraient être établies dans l'espace. Ce serait possible, a-t-il affirmé, de lancer, à une altitude de 22.000 milles, des fusées portant les matériaux préfabriqués nécessaires pour la construction d'une plateforme de 60 mètres de large et d'un poids de 2.000 tonnes. Soixante voyages suffiraient, a-t-il ajouté, et les

(Suite en page 3.)

LA POLITIQUE ARGENTINE EN AMÉRIQUE DU SUD

Les déclarations du général Peron au journal bolivien « La Razon » ont produit un grand remous dans toute l'Amérique, y compris les Etats-Unis. En affirmant que l'Argentine était « toute prête à donner sa collaboration la plus large possible afin que la Bolivie puisse avoir à nouveau une sortie à la mer », le président Peron a réveillé un conflit qui était résolu de longue date, depuis qu'en 1879, à la suite de la guerre avec le Chili, perdit la province côtière d'Antofagasta et, de ce fait, sa sortie au Pacifique, perte confirmée par le traité de 1905, par lequel la Bolivie cédait ses provinces maritimes à son ancienne rivale.

Or, tout à coup, après des années de paix, après des révolutions petites ou grandes, dont on cherche en vain l'origine dans des appétits d'influence septentrionale ou méridionale, après la constitution de l'Union panaméricaine, après des tiraillements et des accommodages, le président-dictateur étoume une fois de plus l'Amérique avec une déclaration qui ne peut être que l'annonce d'une intervention dans les affaires intérieures et extérieures des autres pays, d'autant plus grave qu'elle annonce la volonté d'une modification de la carte du continent.

A Santiago du Chili, l'émoi a été grand. Le ministre des Affaires étrangères, M. German Riescos, a dit, après consultation avec le président M. Gabriel Gonzalez, qu'il ne saurait voir ce que M. Peron se propose avec sa déclaration. Et il a ajouté : « Je dois repousser absolument l'idée qu'il cherche à semer le désordre en Amérique, puisque Peron a annoncé au monde qu'il est pacifiste. Le mystère réside, pour moi, dans l'aide offerte par l'Argentine. Le fait que le Chili n'ait jamais refusé d'avoir des conversations avec la Bolivie sur la situation de celle-ci, isolée de la mer, fait inécessaire et même nuisible toute intervention d'agents officieux. »

De son côté, la presse chilienne a réagi vivement et l'officieux « Nacion », après avoir souligné que le Chili est toujours prêt à traiter directement avec la Bolivie de la question de la sortie à la mer de ce pays, conclut en affirmant que « mal sont venus ceux qui, sans aucun titre, prétendent s'immiscer dans les problèmes qui leur sont étrangers. »

A Washington, les milieux diplomatiques semblent craindre que la déclaration du général Peron ne réveille la vieille querelle entre le Chili et la Bolivie, et soulignent que le gouvernement américain se bornera, en tout état de cause, à suivre les décisions du Comité directeur de l'Union panaméricaine.

Cette réaction n'a pu, naturellement, être reçue avec indifférence par le gouvernement argentin. Une telle déclaration, suivant des événements récents qui avaient déjà éveillé l'attention de la diplomatie américaine sur les buts réels de l'Argentine sur le continent était trop imprécise pour qu'elle ne devint suspecte ; se faire aurait été mauvais ; insister aurait été la révélation d'une ambition, sinon d'impérialisme, de patronage tel que les dictateurs l'entendent. Il fallait donc apaiser l'opinion américaine et c'est pour cela que le ministre argentin des Affaires étrangères, tout en confirmant officiellement la déclaration (ne pas la démentir c'était déjà la maintenir), a précisé que ce que se proposait l'Argentine c'était de mettre à la disposition de la Bolivie le port de La Quiaca ou celui de Rosario, que ce pays pourrait utiliser, comme port franc, la position de l'Argentine, et de la soumettre à un absolu respect de l'auto-détermination des peuples. »

Malgré ces assurances, qui ne sont qu'une rectification tardive d'un ballon d'essai, la presse argentine insiste, et le quotidien « La Epoca » affirme que c'est sur l'Océan Pacifique que la Bolivie doit obtenir une sortie à la mer.

La question reste donc sur pied. L'apaisement donné officiellement n'a apaisé personne, le département d'Etat et l'Union panaméricaine devront continuer d'observer attentivement les mouvements d'un pays où le dynamisme indispensible des dictatures a besoin de liberté à l'extérieur pour faire diversion à la contrainte à l'extérieur.

En se voulant faire le leader de l'Amérique latine, le président Peron oublie le rôle bien plus noble d'arbitre des discordes sud-américaines, que l'Espagne pourrait remplir si elle n'était sous un régime pire encore, et qu'elle pourra exercer sans le réclamer, lorsque la paix par la compréhension sera rétablie sur notre sol.

LES ÉLECTIONS PORTUGAISES

sous un régime de "liberté contrôlée"

Pour la première fois depuis vingt ans, au Portugal, l'opposition Abreu a déclaré au journal « Sécuro » que le Gouvernement espère que cela aidera à inspirer une campagne électorale dans laquelle les (78 ans) qui préside depuis la révolution de 1926, l'opposition présidentielle le général Luis Norton de Matos.

Bien que la campagne ouverte le 1^{er} janvier n'ait été marquée d'un incident grave, le général Norton de Matos a télégraphié le 2 janvier au Président Salazar : José Mendes Ribeiro Norton de Matos, d'après laquelle la censure électorale, le ministre de l'Intérieur ignore toujours les conventions relatives à la propagande par voie de presse. Il demande en outre l'application de certaines mesures garantissant ses droits.

Répondant à la demande du candidat de l'opposition, le Gouvernement portugais a expliqué, le 4, qu'il considérait prudent de maintenir son actuel contrôle de la Presse, mais qu'il relâcherait la censure pour permettre de mener la campagne électorale présidentielle.

Le ministre de l'Intérieur a déclaré que le Gouvernement n'avait aucun doute sur l'intégrité du général Norton de Matos, « mais qu'il craignait l'intempérance de ses partisans ». « Nous avons vécu dans l'ordre et la tranquillité et il ne serait pas bon que cet ordre soit perturbé ; mais qu'il relâcherait la censure pour permettre de mener la campagne électorale présidentielle. »

« Nous avons vécu dans l'ordre et la tranquillité et il ne serait pas bon que cet ordre soit perturbé ; mais qu'il relâcherait la censure pour permettre de mener la campagne électorale présidentielle. »

« Nous avons vécu dans l'ordre et la tranquillité et il ne serait pas bon que cet ordre soit perturbé ; mais qu'il relâcherait la censure pour permettre de mener la campagne électorale présidentielle. »

« Nous avons vécu dans l'ordre et la tranquillité et il ne serait pas bon que cet ordre soit perturbé ; mais qu'il relâcherait la censure pour permettre de mener la campagne électorale présidentielle. »

« Nous avons vécu dans l'ordre et la tranquillité et il ne serait pas bon que cet ordre soit perturbé ; mais qu'il relâcherait la censure pour permettre de mener la campagne électorale présidentielle. »

« Nous avons vécu dans l'ordre et la tranquillité et il ne serait pas bon que cet ordre soit perturbé ; mais qu'il relâcherait la censure pour permettre de mener la campagne électorale présidentielle. »



Saint-Jacques de Compostelle, le terme célèbre au Moyen Age de tant de pèlerins, avec Rome, Jérusalem et la Mecque, était dans ces siècles lointains, avec Rome, Jérusalem et la Mecque, le quatrième centre de tourisme du monde. Dans son recueillement religieux et universitaire la ville conserve jalousement ses pierres illustres d'une beauté et d'une richesse uniques.

Nostradamus et l'Espagnol

par François DONNEZ

1949 vient à peine de s'installer triomphalement à la place de 1948. Les révolutions se sont terminées comme tous les autres. Les mêmes vœux se sont offerts. Aussi sincères. Aussi impopulaires. Une pensée pieuse a été envoyée aux absents. Bref, la vie continue, sous une autre étiquette. Au fond, beaucoup de bruit pour rien.

Je prends la plume neuf heures après l'extrême limite de l'une et de l'autre année, pour écrire mon premier article destiné à mes amis Espagnols et leur adresser mes vœux qui comportent tout ce qu'ils peuvent désirer pour eux, leur famille, leurs êtres chers et leur malheureuse patrie.

C'est volontairement, je l'avoue, que j'ai voulu « écrire » et non « faire lire » cet article le premier janvier. J'ai préféré prouver que je pensais à eux ce jour-là, alors que j'étais sensé émettre, en famille, des vœux personnels. Cette façon de faire renverse un peu les habitudes. Ce n'est pas pour me déplaire.

Qu'a été l'année qui s'en va ? Que sera celle qui vient ? L'une laisse beaucoup de déceptions d'amertume. L'autre est pleine de promesses. Nous n'arriverons qu'à un mélange d'une couleur — et d'une odeur — incertaine. Mieux vaut l'abandonner. Elle appartient irrémédiablement au Passé.

Pour l'année qui vient, pouvons-nous à l'avance savoir ce qu'elle nous réserve ? Si le futur est considéré comme n'existant pas encore, il est absurde vouloir le déchiffrer. C'est se conceit.

Si, au contraire, tout ce qui doit arriver est contenu en germe dans le passé et dans le présent comme le poulet est contenu dans l'œuf — on peut se livrer à des spéculations sans fin, comme ces hommes qui se disent assez perspicaces pour voir dans un germe toutes les particularités devant distinguer plus tard le développement de l'être ou de la chose, ou de l'événement dont il est le commencement.

Au nombre de ceux-là il y a, évidemment, Nostradamus, qui est considéré comme le divin le plus célèbre, en même temps que le plus énigmatique.

Il n'est guère fixé sur sa naissance, on ne sait pas où il est né. On le dit né vers 1503, à Saint-Rémy-de-Provence, de parents juifs qui finirent par se convertir au christianisme. Il étudia — avec Rabelais — la médecine à la Faculté de Montpellier et même l'enseignement. Il se livra plus particulièrement à l'étude de la médecine. On pensa sans compter pendant une épidémie de peste qui permit d'apprécier hautement sa science et son dévouement.

Jusqu'à là, rien de sensationnel dans sa vie, sauf, peut-être, qu'après avoir perdu une femme et deux enfants, il en épousa une autre qui lui donna deux fils qui

lui survécurent, et dont l'un semble avoir hérité de lui le don de prophétie.

Mais en 1550, Nostradamus commença à dire que l'année qui venait d'être appelée « Les Révolutions » par son nom, qui eurent un tel retentissement que, lorsque le premier livre (Centurier) parut en 1555, Catherine de Médicis voulut le voir à la cour.

Le mot de Henri II vint accroître sa renommée, parce que l'on reconnut qu'il en avait signalé à l'avance le genre et même certains détails typiques dans le 35^e quatrain de la première centurie.

Depuis, bien que la croyance de certains soit capable d'avaloir autant de bobards qu'en n'importe quel siècle, nous avons remarqué que les oracles et livres sibylliques sont toujours rédigés dans un langage volontairement obscur, prêtant à de nombreuses interprétations, souvent contradictoires. C'est là évidemment le secret des soi-disant prophéties.

Une phrase qui n'est pas claire on peut tirer tout ce que l'on voudra. Reconnaissons que Nostradamus est passé maître en la matière. Voulez-vous un exemple ?

« Mort conspirée viendra en plain effet »

Charge donnée et voyage de mort Eau, créé, reçu par siens, deffait, Sang d'innocent devant soy tremort. »

Il faut, convenez-en, être fort pour déduire de là des détails sur la mort particulière de Louis XVI. Demar-Latour, qui est un spécialiste heureusement ! — veut bien nous donner l'explication suivante : « La conspiration ourdie pour donner la mort à Louis XVI aura son plein effet. La charge de la Constitution qui lui aura été imposée et le voyage de Varennes seront la cause de sa mort. Lui qui avait été créé roi par les siens sera détroné et son sang causera toujours nos remords. »

Je n'insiste pas. Ce spécialiste traducteur me semble bien être de connivence avec Nostradamus pour nous faire prendre des « vessies pour des lanternes ». Aussi je ne veux pas vous infliger d'autres citations. Une seule suffit, pourvu qu'elle soit bonne, et chante-t-on dans « Faust ».

Pour ma part, je crois peu aux prophéties et encore bien moins aux prophéties.

On présume que l'année 1949 sera bonne parce qu'étant une année impaire. Elle sera « en or », nous dit-on de toutes parts, sans qu'on sache exactement ce que cela veut dire et sans penser surtout que le bonheur des uns est tout souvent fait du malheur des autres.

La vraie philosophie du jour de l'an me paraît avoir été fort bien exprimée par un Espagnol, M. O. qui m'est bien sympathique, au premier abord, parce qu'il est « exilé depuis 1939 ».

Tandis qu'on le félicitait d'être l'année gagnant d'un gros lot d'une des nombreuses loteries, on se tirait actuellement à Toulouse, tandis qu'on le congratulait — dans ces circonstances on a toujours des amis ! — et qu'on lui demandait ses impressions, il ne répondit que cette phrase magnifique : « Dans la vie il y a des heures et des heures pas que des « pépés ».

M'a paru devancer Nostradamus de plusieurs longueurs.

France même l'Espagne à la banqueroute du président des Etats-Unis

IV. — LA GRANDE MISÈRE DES CHEMINS DE FER

AVANT de commencer l'examen de l'état du réseau ferré de l'Espagne, il est intéressant de noter que le développement de ce réseau a été très lent, et que le pays de l'autre versant pyrénéen est le plus montagnueux de toute l'Europe, la Suisse non comprise. Je sais aussi que sur la ligne Madrid-Hendaye, pour atteindre la gare de La Canada le train doit monter jusqu'à 1359 mètres au dessus du niveau de la mer, et que aux Asturies la ligne Madrid - Gijon se promène un très long parcours au-dessus de mille mètres d'altitude ; que la gare de Pajares est bâtie à plus de douze cent mètres et qu'au milieu du tunnel de « La Perruca » — qui sépare Busdongo

de la ligne Tudela-Tarazona (96 kilomètres) — se trouve le point le plus élevé de la ligne. Ayant emprunté pas mal de fois ce parcours, je connais tout ça.

Et encore, je peux ajouter que tandis que le réseau ferré de l'Allemagne a 69 pour cent de ligne droite, celui de la France, 63,5, et celui de la Belgique 63, en Espagne la droite n'atteint que 40,5. Ce qui explique nullement l'état déplorable du matériel : de tout le matériel roulant et fixe.

Je reconnais que le 17 juillet 1936 — jour du soulèvement militaire — le réseau ferré espagnol était aussi inférieur au français. J'avais voyagé suffisamment pour m'en rendre compte. Je sais qu'en 1925, l'express qui de Barcelone se rendait à Madrid mettait plus de treize heures pour parcourir moins de 700 kilomètres... Mais, que dire de l'état où à présent se trouvent les chemins de fer espagnols ? Purement et simplement : qu'on n'a pas réussi à atteindre ce que sans doute aurait été le matériel espagnol si on avait rencontré sur son chemin des militaires ambitieux et des malhanges — ceux-ci sans qualification aucune — au service de Hitler et de Mussolini.

Peut-on admettre que la dictature franquiste ait réussi à réparer les ravages qu'elle a provoqués avec la guerre civile ? Même pas. Mais si on avait réussi à le faire, il resterait toujours le retard antérieur... accru de beaucoup.

Voyons ce qu'on a fait. Le mois de novembre 1947, la presse phalangiste fit un usage idéologique de la suite de l'inauguration de la ligne de Calatayud. On a cherché sans pouvoir le trouver, c'est un journal qui disait qu'il s'agissait d'un projet ancien de plus de 40 ans. Pour les journaux se publiant sous licence franquiste, il était plus facile de faire croire que l'on n'avait jamais vu les derniers kilomètres... ce qui laissait une grande marge pour qu'après, en petit comité, de bouche à oreille, on puisse réinventer la nouvelle d'un exploit accompli par les hommes de Cuenca-Utiel, ce qui reste toujours en sommeil des années, restant toujours pas que négligeable. Voici quelques uns de ces projets :

Ricla-Carriena (28 kilomètres). Prolongement jusqu'à Calatayud

de la ligne Tudela-Tarazona (96 kilomètres) — se trouve le point le plus élevé de la ligne. Ayant emprunté pas mal de fois ce parcours, je connais tout ça.

Et encore, je peux ajouter que tandis que le réseau ferré de l'Allemagne a 69 pour cent de ligne droite, celui de la France, 63,5, et celui de la Belgique 63, en Espagne la droite n'atteint que 40,5. Ce qui explique nullement l'état déplorable du matériel : de tout le matériel roulant et fixe.

Je reconnais que le 17 juillet 1936 — jour du soulèvement militaire — le réseau ferré espagnol était aussi inférieur au français. J'avais voyagé suffisamment pour m'en rendre compte. Je sais qu'en 1925, l'express qui de Barcelone se rendait à Madrid mettait plus de treize heures pour parcourir moins de 700 kilomètres... Mais, que dire de l'état où à présent se trouvent les chemins de fer espagnols ? Purement et simplement : qu'on n'a pas réussi à atteindre ce que sans doute aurait été le matériel espagnol si on avait rencontré sur son chemin des militaires ambitieux et des malhanges — ceux-ci sans qualification aucune — au service de Hitler et de Mussolini.

Peut-on admettre que la dictature franquiste ait réussi à réparer les ravages qu'elle a provoqués avec la guerre civile ? Même pas. Mais si on avait réussi à le faire, il resterait toujours le retard antérieur... accru de beaucoup.

Voyons ce qu'on a fait. Le mois de novembre 1947, la presse phalangiste fit un usage idéologique de la suite de l'inauguration de la ligne de Calatayud. On a cherché sans pouvoir le trouver, c'est un journal qui disait qu'il s'agissait d'un projet ancien de plus de 40 ans. Pour les journaux se publiant sous licence franquiste, il était plus facile de faire croire que l'on n'avait jamais vu les derniers kilomètres... ce qui laissait une grande marge pour qu'après, en petit comité, de bouche à oreille, on puisse réinventer la nouvelle d'un exploit accompli par les hommes de Cuenca-Utiel, ce qui reste toujours en sommeil des années, restant toujours pas que négligeable. Voici quelques uns de ces projets :

Ricla-Carriena (28 kilomètres). Prolongement jusqu'à Calatayud

ORSQU'HARRY S. Truman prêtera le serment de Président des Etats-Unis le 20 janvier prochain, il se verra conférer une fois de plus les pouvoirs américains peut-être à un homme quel qu'il soit. Le président est, en effet, à l'exception du vice-président qui lui succède en cas de mort prématurée, le seul fonctionnaire du gouvernement national élu par le peuple tout entier des 48 Etats. Il se voit confier les responsabilités les plus larges pour la conduite de la politique nationale aussi bien en ce qui concerne les affaires intérieures qu'étrangères.

Aux termes de la Constitution des Etats-Unis, le pouvoir exécutif du gouvernement national est délégué au Président. Ce dernier, avec l'aide des fonctionnaires désignés par lui, administre le gouvernement, gère les affaires étrangères de la Nation, et applique les lois de celle-ci. Il est à l'origine

SPECTACLES LES VERTS GALANTS

de MM. Georges Hirsch et Jean Boucher AU THEATRE DE LA POTINIÈRE

La veille de la première de cette aimable comédie de MM. Georges Hirsch et Jean Boucher, je m'étais rendu aux Variétés pour connaître la dernière pièce de Sacha Guitry « Aux Deux Colombes », trois actes d'une irrésistible incongruité ; et c'est sans doute ce fait qui m'a conduit à applaudir peut-être et plus souvent que je n'aurais voulu au cours des deux heures agréables, dont je suis redevable à la nouvelle pièce du théâtre de la Potinière.

La mise en scène s'avère quelque peu difficile. L'œuvre n'aît Céline réunit chez elle ses trois amants pour les présenter à l'un d'eux : « Monsieur Saint-Véry, mon amant », « Monsieur Ripel, mon amant », « Monsieur Turpin (clergyman), mon amant »... et après cette drôle de présentation elle leur apprend qu'elle attend un fils et qu'elle ne sait pas très exactement lequel des trois est le père !

« J'ignore si c'est à la suite de la nervosité de cette « première » ou bien comme conséquence de cette « situation bizarre » que M. Martin de Breuille Fernand, Roger Weber, Christian Argentin et Ragnono, ce dernier étant le « clergyman » rusé, souvent délicieux, ne parviennent pas à dominer leur rôle jusqu'à ce que, dans le deuxième acte parait sur scène la charmante Lucienne Marchand qui résume l'humour de ces personnages et les acteurs.

« Venue de Suisse pour créer son premier rôle devant le public parisien, nous saluons en elle une jeune actrice pleine d'avenir. Les deux derniers actes ont été passés agréablement en une trame légère et souriante, le dialogue saupoudré d'esprit, l'interprétation et la mise en scène sont pleines de vie.

Enfin, et alors que M. Sacha Guitry habile et clair a remporté toutes ses victoires, bonnes ou mauvaises, les décors de cette aimable et souriante comédie des « Verts Galants » sont lamentablement pauvres et faux. Rien n'est parfait dans ce monde.

(Suite en page 3)

de la plupart des lois qui donnent force légale aux décisions et politiques du Congrès. Son approbation est nécessaire pour donner force de loi à tout acte du Congrès, bien que toute opposition de sa part puisse être outrepassée par une décision des deux Chambres du Congrès, prise à la majorité des deux tiers. Il est le commandant en chef des forces armées de la Nation, et, alors que seul le Congrès a le pouvoir de déclarer la guerre, le président doit maintenir les forces armées à des effectifs répondant aux nécessités de la sécurité nationale et des responsabilités des Etats-Unis.

D'autre part, la présidence se voit soumise à certaines limitations constitutionnelles ou autres. Un principe fondamental du gouvernement des Etats-Unis est que les pouvoirs du gouvernement national sont répartis entre le Président, le Congrès et le Judiciaire, ayant à sa tête la Cour suprême. Les fonctions de chaque branche sont définies dans la Constitution, et les pouvoirs de chaque branche sont sujets à certaines limitations bien définies.

Le président se voit conférer uniquement le pouvoir exécutif ; le Congrès détient le pouvoir législatif. Il peut coopérer avec le président, en ce qui concerne les programmes qui lui sont proposés, voir qui lui est donné de voter ou de retenir le budget, et par son pouvoir d'outrepasser le veto du président, et de voter une loi contraire à la politique de ce dernier.

Les tribunaux de la Nation ont le devoir de vérifier les actes à la fois du président et du Congrès ; ils ont le devoir également de protéger les droits constitutionnels des citoyens en jugeant de la constitutionnalité des lois et mesures douteuses prises à l'échelon national et local ou à celui des Etats. Cette division et cette limitation des pouvoirs ont été établies par les auteurs de la Constitution en 1787, pour parvenir à réaliser ce qu'ils considéraient comme un des principes fondamentaux d'un gouvernement démocratique ; un système qui empêcherait une concentration dans une seule main de pouvoirs entre les mains d'un seul homme ou d'un seul groupe d'hommes. Ce système est resté en vigueur aux Etats-Unis depuis 162 années.

Sous cette forme de gouvernement, le peuple des Etats-Unis exerce un contrôle réel sur les branches de son gouvernement. Les juges fédéraux sont désignés par le président, et leur nomination est approuvée par le Sénat, la Chambre haute du Congrès. Le peuple procède à l'élection d'un président tous les quatre ans, mais la totalité de la Chambre basse, la Chambre des Représentants, et un tiers de la Chambre haute du Congrès sont renouvelés tous les deux ans. Les mesures prises par le Congrès et le Président sont annoncées rapidement et dans leurs détails par la presse libre des Etats-Unis. Le peuple, par ses bulletins de vote lors des élections, indique s'il approuve ou non celles-ci, et peut provoquer les changements auxquels la majorité du peuple aspire.

Dans le domaine des affaires internationales, le président est responsable de la conduite des relations des Etats-Unis et tous les gouvernements étrangers. Il exerce un contrôle au jour le jour sur la politique étrangère de la nation. Avec l'aide de son secrétaire d'Etat, il procède à tous les contacts officiels nécessaires avec les autres

(Suite en page 3)

«Louisville Courier Journal»

Faut-il traiter avec Franco ?

Faisant partie d'une campagne bien organisée, dont le but est de réconcilier la dictature de Franco avec les milieux financiers américains, M. Pablo Merry del Val, conseiller aux Relations culturelles dans l'ambassade espagnole, est en train de faire des discours à Louisville. Cet orateur persuasif ne s'attaque pas à nos idées dans son premier discours) au problème des dollars et des cents, mais poursuit la ligne plus diplomatique de tenter de créer une sympathie pour la France et pour son pays et pour son dictateur. L'aspect monétaire a été déjà traité par Franco lui-même, en disant qu'il aimerait de nous emprunter 200 millions de dollars ; par la Banque d'Urguiv, de Madrid, qui a fixé à 100 millions de dollars le chiffre minimum d'un programme de quatre ans pour la réhabilitation de l'Espagne, et par des secrétaires d'Etat amateurs, mais qui ne s'attendent pas à ce que Jim Farley et quelques généraux Américains errants qui ont trouvé que Franco était vraiment un bon copain de l'Espagne, un bel endroit pour l'établissement de bases américaines d'outre-mer.

A l'encontre de l'Espagne de Franco nous avons, dans notre pays, liberté de parole, et M. Merry del Val a tous les droits pour chanter les louanges de la seule dictature en Europe occidentale, et de tenter de nous convaincre qu'une telle dictature est nécessaire « pour réduire le peuple et rétablir l'ordre dans le chaos » laissé par la République espagnole et la guerre civile. Quelle peut être la qualité de cette rééducation et de cet ordre, nous pouvons en tirer facilement le portrait des exemples fournis par ces derniers amis de Franco, l'Allemagne d'Hitler et de l'Italie de Mussolini. Nous pouvons aussi remarquer, en passant, comme un correctif de l'histoire espagnole récente nécessairement interprétée unilatéralement par M. Merry del Val, que la République espagnole, contre laquelle Franco se souleva avec l'aide puissante d'Hitler et de Mussolini, était un gouvernement élu par le peuple et nullement communiste.

Mais nous ne sommes nullement intéressés à risquer les alternatives d'une nouvelle guerre civile espagnole. En faisant à Franco et à Merry del Val pour le bénéfice de la discussion, la concession d'une menace communiste, nous sommes intéressés à savoir s'il y a ou non un avantage quelconque, pour les U.S.A., à traiter avec l'Espagne, n'importe par quel elle soit gouvernée.

Merry del Val dit que l'Espagne « est le pays le plus fermement anticommuniste

LA PRESSE ET LES PROBLÈMES DE L'EUROPE

face d'un accord avec Franco. Reconnait-on tout cela pour Franco ? Pourquoi ?

« ABC » Espana en 1949

« Solidaridad Obrera » (M.L.E.-C.N.T.)

« The Economist »

« Le Figaro » Images du bonheur

nola autre fois de une certa atonia, de un desentendimiento colectivo plogroso, de un peroso aburrimiento. Esto, que solo las gentes sin vision podran no advertir y que quizá no s'acete al presente, comprometerá decididamente el porvenir nacional, dejaria ese porvenir suspenso en el vacío, quierase o no, según o se ignore, va a llegar para Espana la hora de prueba : hora de operar y crear, de regresar a un mundo agitado, pero vivo, movido, en el que se podrá permitir el lujo de estar solo. No sé si podemos en estas circunstancias ser puramente optimistas o pessimistas sobre las posibilidades de Espana. Afirmar, sin mas, lo primero seria contribuir al adormecimiento intelectual ; inventar un argumento para que la muerte Pese mi aversión al tópico, es cosa que creo firmemente que, con todos nuestros defectos, hay aquí acumuladas fuerzas espirituales mas sanas y mas grandes que en los otros pueblos de Europa. El problema es, como siempre, ver de tante trascendental, que qué oportunidad esas fuerzas vayan a ponerse en acción.

Ramon SERRANO-SUNER.

« El sistema espanol de cambios »

« Solidaridad Obrera »

« The Economist »

entre ellas la libra y el dolar han sido incluidas en el nuevo sistema. Con escalas diferentes para 4 clases de artículos clasificados, a dicho fin, los grupos. En el caso de la libra esterlina los cambios varian de 50/37 pesetas por libra para las exportaciones espanolas de sal a 88,26 pesetas por libra para las importaciones. La complejidad de este sistema solo ha podido ser superada en la historia del cambio de divisas por la Agencia de Importación y Exportación de la zona, en cuyo sistema hasta la reciente reforma monetaria, había una cotización diferente para cada una de las operaciones de comercio exterior.

« Solidaridad Obrera »

« The Economist »

« Le Figaro »

« Images du bonheur »

« Solidaridad Obrera »

« The Economist »

« Le Figaro »

« Images du bonheur »

« Images du bonheur »

« Solidaridad Obrera »

« The Economist »

« Le Figaro »

« Images du bonheur »

« Images du bonheur »

« Solidaridad Obrera »

« The Economist »

« Le Figaro »

« Images du bonheur »

« Images du bonheur »

POETAS DE HOY
JARDINES LEJANOS

por Juan Ramon JIMENEZ

Soy yo quien anda, esta noche,
por mi cuarto, o el mendigo
que rondaba mi jardín,
al caer la tarde?...

Miro
en torno y hallo que todo
es lo mismo y no es lo mismo...
La ventana estaba abierta?
Yo no me habla dormido?
El jardín no estaba verde
de luna? ... El cielo era limpio
y azul... Y hay nubes y viento
y el jardín estaba sombrío...
Creo que mi barba era
negra... Yo estaba vestido
de gris... Y mi barba es blanca
y estoy enlutado... Es mio
este andar? Tiene esta voz
que ahora suena en mi los ritmos
de la voz que yo tenía?
Soy yo, o soy el mendigo
que rondaba mi jardín,
al caer la tarde?...

Miro
en torno... Hay nubes y viento...
El jardín esta sombrío...
... Y voy y vengo... Es que
yo no me habla dormido?
Mi barba esta blanca... Y todo
es lo mismo y no lo mismo...

No era nadie. El agua. — Nadie?
Que no es nadie el agua? — No
hay nadie. Es la flor. — No hay nadie?
Pero no es nadie la flor?
— No hay nadie. Era el viento. — Nadie?
No es el viento nadie? — No
hay nadie. Ilusión. — No hay nadie?
Y no es nadie la ilusión?

El entierro de POMPEU FABRA
EN PRADES

El martes, 23 de diciembre Prades, el Rosellon, Catalunya, rindieron el ultimo homenaje a Pompeu Fabra, el primer exponente de la cultura catalana, puesto que fué el primer afino su instrumento: la lengua. «Una asistencia enorme y llena de recogimiento, venida de todos los puntos de Francia y de la Catalunya española — escribe «La Dépêche» —, asistió al acto. El cadáver fué conducido, del salón del Ayuntamiento, donde habia sido instalada la capilla ardiente, a la Iglesia parroquial... La comitiva estaba presidida por M. Letellier, sub-prefecto, Jean Cere, alcalde, Durand, Albert Vidal, adjuntos, Sres Rovira i Virgili, Presidente del Parlamento catalan, que llevaba la representación oficial de los Presidentes de la Generalitat, de la Republica y de Euzkadi, los ex-consejeros Joseph Trarredas, Martí Barrera, Serra i Moret, Padro, los señores Quero Molares, Cuito, Fontbernat, M. Charles Boby, director de la revista «La Tramontana».

La presidencia de la familia estaba constituida por Don Amado Hurtado, Don Fernando Rahola, hijo político de Pompeu Fabra, y Pau Casals.

Doce magnificas coronas precedían el ataúd. El ataúd fué llevado a hombros desde la casa mortuoria al cementerio de Prades y en la misa de difuntos presidida por el Abate Mitradó de San Miguel de Cuxa y oficiada por Mn. Tarré, venido expresamente de París, el gran violinista catalan Paul Casals interpreto varias composiciones y el himno catalan «Els Segadors».

Ante la tumba de Pompeu Fabra pronunciaron discursos alentando su vida y su obra, los alcaldes de Perpignan y de Prades; el pre-

sidente de la Asociación de Alcaldes de los Pirineos Orientales, señor Conie; el profesor Guiter, en representación de la Universidad de Montpellier, el poeta Josep Sastria Pons, profesor, en representación de la Universidad de Toulouse — de la que el finado era Doctor «Honoris Causa» — y el Presidente del Parlamento catalan, A. Rovira i Virgili, que pronunció una magnifica oración fúnebre.

Precedentes de Catalunya, Francia, Inglaterra y America, se han recibido gran cantidad de mensajes en el domicilio del Profesor Fabra y en la Presidencia de la Generalitat de Catalunya. Entre ellos figuran el del Rector de la Academia y Universidad de Paris, M. Jean Sarraill, asociandose en nombre propio y en el de la Universidad de Paris al dolor que siente Catalunya por la perdida de uno de sus mas ilustres hijos, y otro del Presidente del Gobierno de Euzkadi, dirigido al de la Generalitat, don Jose Iria, testimonio de la pesame por la muerte del Maestro y rogandole la representación así como tambien al Gobierno Vasco en los funerales.

El cadáver de Pompeu Fabra ha sido embalsamado en espera de poderlo trasladar a Barcelona, tan pronto como las circunstancias políticas lo permitan. Interinamente reposa en el panteón de la familia Soler-Mateu, de Prades.

Cultura Catalana, la asociación de intelectuales catalanes en el exilio, de la que Pompeu Fabra era Presidente honorario, ha tomado el acuerdo de organizar una subscripción popular para encargar al escultor Apelles Fenosa un bajo relieve que sera colocado en la tumba definitiva del gran filólogo.

TIPO: el arroyo va muy ancho, mas si queréis, yo ve por donde atravesemos mas alma sin nos mojar, porque se estrecha allí mucho, y saltando pasaremos a pie enjuto.

Farecile buen consejo y dijo: —Discreto eres; por esto te quiero bien. Llévame a ese lugar donde el arroyo se ensangosta, que agora es invierno y sabe mal el agua, y mas llevar los pies mojados.

Y que vi el apareja a mi deseo, saquéle debajo de los portales y llevéle derecho de un pilar a poste de piedra que en la plaza estaba, sobre el cual y sobre otros cargaban saledizos de aquellas casas, y digole:

—Tio: este es el paso mas angosto que en el arroyo hay. Como llovía recio y el triste se mojaba, y con la prisa que llevabamos de salir del agua que encima se nos caía, y lo mas principal, porque Dios le cegó aquella hora el entendimiento (fué por darme de mi venganza), creyese de mi y dijo:

—Ponme bien derecho y salta tu el arroyo. Yo le puse bien derecho enfrente del pilar, y doy un salto y pongo me detras del poste, como quien espera tope de otra, y dijele:

—Sus! Salta todo lo que podás, porque deis deste cabo del agua. Aun apenas lo habia acabado de decir cuando se abalanza el pobre ciego como cabron y de toda su fuerza arremete, tomando un paso atras de la corrida para hacer mayor salto, y da con la cabeza en el poste, que sono tan recio como si diera con una gran calabaza, y cayo luego para atras medio muerto y hendida la cabeza.

—Como, y olistes la longaniza y no el poste? Oí! Oí! — le dije yo. Y dejéle en poder de mucha gente que lo habia ido a socorrer, y tomé la puerta de la villa en los pies de un trote, y antes que la noche viniese di conmigo en Torrijos. No supe mas lo que Dios del hizo, ni curé de lo saber.

TRATADO SEGUNDO
Como Lazaro se asento con un clérigo, y de las cosas que con él paso

Otro día, no pareciéndome estar allí seguro, fuime a un lugar que

llaman Maqueda, adonde me toparon mis pecados con un clérigo, que, llegando a pedir limosna, me preguntó si sabia ayudar a misa. Yo dije que sí, como era verdad. Que, aunque maltratado, mi cosas buenas me mostró el pecador del piego, y una dellas fué ésta. Finalmente, el clérigo me recibió por suyo.

Escapé del trueno y di en el relampago. Porque era el ciego par con éste un Alejandro Magno, con ser la misma avaricia, como he contado. No digo mas sino que toda la laceria del mundo estaba encerrada en éste. No sé si de su cosecha era o lo habia anexado con el habito de clérigo.

El tenia un arcaz viejo y cerrado con su llave, la cual trala atada con una agujaeta del paleotico. Y en viéndole el bodigo de la Iglesia, por su mano era luego allí lanzado y tornada a cerrar el arcaz. Y en toda la casa no habia ninguna cosa de comer, como suele estar en otras: algun tocino colgado al humero, algun queso puesto en alguna tabla o en el armario, algun canastillo con algunos pedazos de pan que de la mesa sobran. Que me parece a mí que, aunque della no me aprovechaba, con la vista dello me consolara.

Soalmente habia una horca de cebollas y tras la llave de una camara en lo alto de la casa. Déstas tenia yo de ración una par, cada cuatro días, y cuando le pedía la llave para ir por ella, si alguno estaba presente, echaba mano al falsopecto y con gran contumacia la desataba y me la daba, diciendo:

—Toma y suévela luego y no hagas sino golosinar.

Como si debía de ella estuvieran todas las conservas de Valencia, con no haber en la dicha camara, como dije, maldita la otra cosa que las cebollas colgadas de un clavo. Las cuales él tenía tan bien por cuenta, que, si por malos de mis pecados me desmandara a mas de mi tasa, me costara caro. Finalmente, yo me finaba de hambre. Pues ya que conmigo tenia poca caridad, consigo usaba mas. Cinco blancas de carne era su ordinario para comer y cenar. Verdaz es que partía conmigo del caldo. Que de la carne, tan blanco el ojo, sino un poco de pan,

L'ESPAGNE
PERAS AL OLMO

POUR LA LIBERTÉ - POUR LA DEMOCRATIE - POUR LA CONCORDE

PERAS AL OLMO

por Angel FERRAN

— Un agno mas!
— Un agno menos!
— Segun. Vera. Evidentemente, nadie negará que al entrar en el año 1949 no bayamos adquirido un año mas de vida, si no de experiencia. Pero? por que hemos de tener un año menos a vivir? Cuantas veces no ha repetido el Médico de Cabecera a la Esposa Inconsolable en Instancia de Viudez: « Si el Enfermo pasa esta noche, esta salvado »? Por qué, pues, no ha de suceder lo mismo pasando un año? Pasamos la guerra civil y, segun dicen los optimistas, nos salvamos. Pasamos la Guerra Mundial con mayuscula, y la Ocupacion con Gestapo, y aqui estamos. El 1948 ha pasado; no nosotros.

— Nuestros defectos tampoco han pasado. — No señora, tampoco ay! han pasado porque son nuestros, y en nuestras latitudes, que tambien son vuestras, y de ustedes, queremos a nuestros defectos con pasion de enamorados.

— Pero pueden pasar tantas cosas!
— Claro, si Ellos, que no habian de pasar, pasaron, todo puede pasar, y entonces estamos salvados. — Eso deseamos todos. — No basta desearlo. Hace falta querer. Cuantos seran los que querran hasta el final, hasta el momento de la vuelta, que no pedirán al Cielo o al Destino un mes de prorroga de exilio voluntario para acostumbrarse a la idea — o pensarlo mejor?

De lejos, todas las resoluciones se toman facilmente como al final de la comida de cada día de Año Nuevo el buen café. Cuando el instante de la ejecución se presenta, la cosa cambia; nadie esta preparado, el traje de baño tiene un descosido o el agua debe estar demasiado fria. Somos las Virgenes Prudentes que soplamos nuestras lamparas para que el viento no las apague. Para un gran numero de nosotros la idea repentina de la vuelta representa el abandono de demasiadas cosas, de ideas arraigadas demasiado hondo para querer o poder arrancárselas de un tiron. Casi, casi una catastrofe. El largo exilio forzoso no ha podido borrar sentimientos e ideas que vistas a la luz de la actualidad de cada día, en la sucesion de cada día y de cada ano, aparecen a los ojos del habitante del mundo real de hoy como estantiguas sacadas del fondo del baul de los recuerdos apollados. Pensamos con ideas muertas, enfierradas y olvidadas, y cuando los hombres vivientes hacen esfuerzos desesperados para fundir el mundo en un solo mundo, nosotros...

El dolor que tan recientemente nos causara la perdida de nuestro companero Efen Hermdia, se profundiza hoy, con la abrumadora noticia llegada de Mejiro, de haber muerto el 27 de diciembre, en dicha capital, Antonio Fernandez Escobés Paladín de nuestra obra periodística, comenzada siendo Escobés, redactor jefe de « L'Espagne Républicaine »; amigo entrañable del director como de todos los companeros; periodista sin macla; escritor brillante, desaparece una verdadera ex-

presion de la inteligencia, y de la voluntad, capaces de alumbiar y de mantener el ideal de Espana libre y progresiva. Hara pronto dos años, que Escobés llamado por sus companeros confederales, a ocupar un puesto directivo en las funciones del gobierno en el exilio, que interrumpió su importante labor en nuestra Redaccion. No por eso, dejaba de asistirnos, teniendo como tenia por invariables los designios que alentaron desde un principio nuestra empresa periodística. Al cesar en el puesto indicado, nos manifestó su deseo de fundar « La Novela Española » con el solo apoyo que le supusian las columnas de propaganda de nuestro periodico, com-

Impimerie spéciale de « L'Espagne » 123, rue Montmartre, Paris 2^e

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.

L'ESPAGNE
DIRECTION ET ADMINISTRATION : 4, faubourg Montmartre, 4 PARIS. — Tél. : GUT. 34-02
DIRECTEUR : RICARDO GASSET — GERANT : Dr A BOYA

— Alto ahí, caballero! Hasta aquí llegaron las aguas; si no tiene nada mas divertido que decir: « cuente historias, pero no entre en el sagrado de la Legitimidad con aires de predicador de Cuaresma e insinuaciones de masearon de Carnaval. La Legitimidad es la Legitimidad y... — Si, Y Dios es Dios, y Mahoma su Profeta; no diga mas. Mahoma es legion. Pero usted, que ha leído la « Historia General de las Legitimidades en los Reinos Mesopotamios » del profesor Karrenchstknapp, recordará que, segun él, la Historia no es mas que una sucesion de legitimidades. Tal vez lo dijo también alguien mas. Pero no hay nada que no lo-haya dicho ya Alguén Mas el gran filosofo.

— Todo eso son historias. — No queria usted historias? Pues ahí va otra. Es la de un antiguo cuchillo que habia en la cocina de la casa de mis abuelos. Nadie sabia de donde venia ni adonde iba. Duraba, era eterno. Mis abuelos lo habian visto ya en casa de los suyos, siempre brillante y afilado, siempre dispuesto a comerse un pollo. Era tan bueno, que de mi recuerdo solo una vez se le cambio la hoja y dos el mango. Qué le parece?

— Ya esta? Pues no le encuentro la gracia ni sé por qué me lo cuenta usted. Si tira contra la idea de la legitimidad... — No señora. Pero sería curioso saber cuantos electores de 1936 han muerto en esos doce años y cuantos españoles en Espana y en el exilio han llegado a la edad electoral en ese tiempo, y qué piensan.

— Los del exilio son los unicos que cuentan; los otros ay! no son mas que gallinacos. Lo malo es que cada día haya mas. El exilio es tan largo!
— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

— Largo! El exilio no es largo ni corto, no está aquí ni allá, no es tiempo ni espacio, el exilio, como el infierno, es un estado. Día ha de llegar en que algun escritor ilustre truene también contra los gallinacos que se mantendrán en el exilio!

LAZARILLO DE TORMES
NOVELA PICADESCA
AUTOR ANONIMO

quiso Dios no miro en la oblada que el angel habia llevado...

Y otro día, en saliendo de mi casa, abrí mi paraiso panal y tome entre las manos y dientes un bodigo, y en dos credos le hice invisible, no se me olvidando el pan sobre unos no muy costosos mantiles que allí estaban, y como yo y dejé otro, de cada mano un cadáver, cada tres o cuatro desmigajé su poco. Después, como quien toma graja, lo comi, y algo me consolé. Mas él, como viniese a comer y abriese el arcaz, vio el mal pesar, y sin duda creyo ser ratones los que el daño habian hecho. Porque estaba muy al propio contrabicho de como ellos lo suelen hacer. Miro todo el arcaz de un cabo a otro y viole ciertos agujeros, por do sospechaba habian entrado. Llamome, diciendo:

—Lazaro! Mira, mira, qué persecucion ha venido aquesta noche por nuestro pan!

—¿De qué? — pregunté muy maravillado, preguntandole qué sería. —¿Qué ha de ser! — dijo él—. Ratones, que no dejan cosa a vida. Pusimosnos a comer, y quiso Dios que aun en esto me fué bien. Que me cupo mas pan que la laceria que me solia dar. Porque rayo con un cuchillo todo lo que penso ser ratonado, diciendo:

—Comete eso, que el raton cosa limpa es. Y así, aquel día, añadiendo la ración del trabajo de mis manos, o de mis uñas, por mejor decir, acabamos de comer, aunque yo nunca empezaba.

Y luego me vino otro sobresalto, que fué verle andar solico quitando clavos de las paredes y buscando tabillas, con las cuales clavo y cerro todos los agujeros de la vieja arca.

«Oh, Señor mio! — dije yo entonces—. A cuanta miseria y fortuna y desastres estamos puestos los nacidos y cuan poco duran los placeres desta nuestra trabajosa vida! Heme aquí que pensaba con este pobre y triste remedio remediar y pasar mi laceria y estaba cuando que alegre y de buena ventura. Mas no quiso mi desdicha, despertando a este lacerado de mi amo y poniéndome mas diligencia de la que él de suyo se tenia, pues los miseros por la mayor parte nunca de aquella carecen, agora, cerrando los agujeros del arca, cerrase la puerta a mi consuelo y la abriese a mis trabajos».

«Comete eso, que el raton cosa limpa es. Y así, aquel día, añadiendo la ración del trabajo de mis manos, o de mis uñas, por mejor decir, acabamos de comer, aunque yo nunca empezaba. Y luego me vino otro sobresalto, que fué verle andar solico quitando clavos de las paredes y buscando tabillas, con las cuales clavo y cerro todos los agujeros de la vieja arca.»

«Comete eso, que el raton cosa limpa es. Y así, aquel día, añadiendo la ración del trabajo de mis manos, o de mis uñas, por mejor decir, acabamos de comer, aunque yo nunca empezaba. Y luego me vino otro sobresalto, que fué verle andar solico quitando clavos de las paredes y buscando tabillas, con las cuales clavo y cerro todos los agujeros de la vieja arca.»

«Comete eso, que el raton cosa limpa es. Y así, aquel día, añadiendo la ración del trabajo de mis manos, o de mis uñas, por mejor decir, acabamos de comer, aunque yo nunca empezaba. Y luego me vino otro sobresalto, que fué verle andar solico quitando clavos de las paredes y buscando tabillas, con las cuales clavo y cerro todos los agujeros de la vieja arca.»

«Comete eso, que el raton cosa limpa es. Y así, aquel día, añadiendo la ración del trabajo de mis manos, o de mis uñas, por mejor decir, acabamos de comer, aunque yo nunca empezaba. Y luego me vino otro sobresalto, que fué verle andar solico quitando clavos de las paredes y buscando tabillas, con las cuales clavo y cerro todos los agujeros de la vieja arca.»

ROSALIA DE CASTRO
por Janet H. PERRY

(Lectora de espanol en la Universidad de Londres)

El nombre mismo tiene una cadencia musical. Rosalia de Castro era gallega y poetisa, condiciones inseparables en la opinion de algunos. Sea esto como fuere, el temperamento ceita tiene una profunda sensibilidad que se ahoga a veces en la vida rutinaria y prosaica, pero surge a la luz en un alma delicada que sabe expresar lo que otras sienten y calan.

NACIO en 1837 en Santiago de Compostela; era hija ilegítima de D. Teresa Castro, una señora de buena familia, cuya casa solitaria, « la casa grande de Lestrobe », estaba cerca de Padron, no lejos de la tranquilidad de Arosa que libre de angustias inquieto Atlántico. Allí paso Rosalia sus años mas impresionables y felices — los de su niñez y juventud. En Padron vivió después de casarse en una modesta casa de granito, Huerta de la paz, que todavía puede verse entre Padron y Pontecesures — camino del mar. Padron era un barrio de la antigua Iria Flavia de los romanos, donde segun la leyenda se encontró el cadáver de Santiago traído no se sabe como de la Palestina. En padron vivió Macías, el poeta que en el siglo XIV murió como mártir del amor, y allí también vivió Juan Rodríguez de la Cámara, el poeta que se supone amante de la reina Isabel de Portugal en la corte de D. Juan II y que escribió El siervo libre de amor. Padron tiene, pues, una tradición y un ambiente de mística y poesia que ha debido influir en la formación de la poetisa. Hasta se ha afirmado que el dicho Juan Rodríguez de la Cámara o del Padron figuraba entre sus antepasados.

En Padron Rosalia compartía la vida patriarcal en casa de su madre donde se reunía al amanecer la tertulia de familiares y amigos al amor de la lumbre de la chimenea. Se mantenían todavía allí las relaciones de familiaridad entre los aldeanos y los señores del pazo o casa señorial, aunque estos ya habían perdido gran parte de su antiguo prestigio y poder. Así Rosalia aprendió de boca de los vecinos los cuentos, las canciones y las costumbres inmemoriales de los gallegos, y mas especialmente de una campesina, La Cholna. A los diecinueve años fué a Madrid donde conoció a los literatos y escritores de aquella época. Se ha dicho que proporcionó al poeta, Gustavo Adolfo Becquer la traducción francesa de Gerard de Nerval del Intermède de Heine.

El caso siguiente se caso con D. Manuel Murguía, el historiador de Galicia. Con él tuvo seis hijos de los que la mayor fué una hija y el segundo un niño que murió a los tres meses. Con Murguía vivió primero en Padron, pero tuvo que ir a Madrid, Salamanca, Santiago, adondequiera que su trabajo le llamaba. Para ella la estancia en Castilla fué un peso destierro; llevaba a Galicia en su corazón. En Santiago y mas aun en Padron se encontraba en el ambiente que la componía. Fue posible para renovar su salud corporal y espiritual.

Padron volvió para morir después de una vida llena de sufrimientos físicos y morales; consecuencias de su mala salud, la muerte de su hijo, la tristeza del destierro y su natural inclinación a la melancolía. Murio relativamente joven de una afección cancerosa el 15 de julio de 1885, día de la fiesta de Santiago. Su último deseo expresado a su hija fué: « Abre esa ventana, que quiero ver el mar ». No lo podía ver, pero lo sentía cerca por el aire salobre que entraba. Fué sepultada en el cementerio de Iria al que

le perteneció el primer libro en que su fama de poetisa descanza es Cantares Gallegos publicado en Vigo en 1863, del que se hizo una segunda edición en Madrid en 1872. En 1896 publicó en La Habana la colección titulada Follas Novas (Hojas Nuevas) y por fin apareció en Madrid en 1884, un año antes de su muerte la colección de poesías en castellano. En las orillas del Sar. Escribió tambien algunas obras en prosa; La hija del mar. Flavio. El caballero de las botas azules (un cuento extraño) y El mundo que queda (un cuento extraño).

Concederemos primero lo escrito en gallego. Qué es el gallego? Es un dialecto romance que se desarrolló en la region noroeste de la peninsula después de la partida de los romanos, un dialecto del que surgió luego el idioma portugués con las divergencias consecuentes de la separación política de Portugal del conjunto de reinos y condados que se llama a realidad mas tardía la apelación comun de Espana. El gallego es el dialecto empleado por los primeros poetas líricos de la peninsula entre ellos

(continúa en 3ª pag.)